Savants et amateurs ornithologues au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles: la littérature en partage?

Anne-Gaëlle Weber

Summary

Ornithology has emerged as a science at the turn of the 18th century. To become a self-sufficient scientific discipline, studies of birds had to distinguish themselves from luxury, trade and poetry. Scholars had to invent new ways of writing, different from the beautiful and ornamented books on birds, even if these books were often published by other scholars who had been expelled from academic institutions and therefore considered as «amateurs». The same scholars needed the help of «amateurs» in order to observe and explain bird migration. First ornithological discourses in Europe and the United States illustrate the relationships between scholars, authors and «amateurs» and show how these words can be used in different meanings.

Keywords: Ornithology, 18th and 19th Century, Scientific style, literature

Anne-Gaëlle Weber, Univ. Artois, Laboratoire «Textes et Cultures», équipe ANR Jeunes Chercheurs «HC19» (agaelle.weber@univ-artois.fr)

Résumé

Le tournant des XVIII^e et XIX^e siècles marque l'émergence de l'ornithologie comme science. L'étude des oiseaux s'arrache alors au commerce, au luxe et à la poésie pour se constituer en discipline scientifique autonome. Il devient nécessaire de distinguer les écrits savants des beaux livres qui séduisent les amateurs et sont souvent composés par des «savants» devenus eux-mêmes des amateurs après avoir été exclus des grandes institutions savantes. La nécessité, de plus, d'observer les migrations des volatiles impose aux savants d'avoir recours aux talents des «amateurs». Le discours ornithologique est l'un des domaines privilégiés pour analyser la manière dont savants, amateurs et écrivains définissent leurs pratiques les uns par rapport aux autres, tout en investissant souvent ces trois catégories de sens fort différents.

Le tournant des XVIII^e et XIX^e siècles est le moment de l'émergence de l'ornithologie comme science.¹ L'étude des oiseaux s'arrache ainsi au commerce, au luxe et à la poésie pour se constituer en discipline scientifique autonome, forte de grandes sommes savantes telles que l'*Ornithologia sive synopsis methodica* (1760) de Mathurin-Jacques Brisson ou l'*Histoire naturelle des oiseaux* de Buffon, en neuf volumes publiés à partir de 1770. Faire œuvre de savant, en matière d'ornithologie, va consister dès lors à classer et à nommer les oiseaux, à décrire des critères extérieurs permettant de les distinguer, à retracer l'histoire de chaque espèce et à inventer un vocabulaire savant, accessible d'abord à un public savant.

Cela n'empêche nullement, toutefois, que se perpétue l'engouement du grand public amateur pour les oiseaux, tout au long du XIX^e siècle, et pour les ouvrages tirés de l'œuvre de Buffon, ou réalisés par ses disciples² qui, pour avoir été exclus des institutions savantes, n'en passent par moins pour savants aux yeux du lectorat. Par ailleurs, la nécessité d'identifier l'ensemble des espèces volatiles, ainsi que leur origine géographique, suppose que le savant en cabinet fasse appel aux témoignages de faunistes locaux ou de voyageurs qui ne sont pas membres de grandes académies savantes et peuvent, aux yeux des ornithologues systématiciens, passer pour de simples amateurs, même s'ils revendiquent le titre de savants. La question des relations entre savants et amateurs, au moment de l'avènement d'une science ornithologique, est donc d'autant plus complexe que les définitions mêmes des mots de

1 Farber 1997.

2 Levacher 2011.

«savants» et d'«amateurs» varient en fonction du statut de ceux qui les utilisent: savants, amateurs et lecteurs, sur ce point, ne s'entendent guère.

La référence à la «littérature», au sein même des ouvrages traitant d'oiseaux, pourrait constituer un moyen pour distinguer ce qui relève de la sphère scientifique de ce qui n'en relève pas. Mais elle joue de manière particulièrement complexe pour l'ornithologie. Cette dernière est sans conteste l'un des domaines privilégiés de l'étude des articulations possibles entre les critères de scientificité et les critères de littérarité qui se constituent de la seconde moitié du XVIII^e siècle à la première moitié du siècle suivant;³ elle est une science du langage autant qu'une science de l'observation. La somme composée par Mathurin-Jacques Brisson, par exemple, est avant tout le catalogue de la collection de Réaumur et a pour visée de conserver par des descriptions écrites la trace de spécimens dont les procédés de conservation ne peuvent garantir la pérennité: la description vaut observation.

Pour classer les oiseaux, il faut en décrire les caractères extérieurs, ce qui suppose de relever la gageure de leurs infinies variétés de couleurs. Il convient aussi de les identifier et de les nommer, en prenant le risque d'inventer des noms arbitraires. Enfin l'étude de leur histoire et de leurs mœurs implique souvent de faire un sort à leur chant, c'est-à-dire à ce qui les rapproche de l'homme au point de les transformer en un symbole ou en une métaphore. Ces contraintes savantes renforcent encore le lien intime entre ornithologie, science du langage et littérature, rendant particulièrement complexes les confrontations qui se jouent autour du statut de «savant» ou de «spécialiste» et particulièrement fluctuantes les démarcations qui s'opèrent entre «savant» et «amateur».

Le style scientifique ou l'art de décrire

La difficulté du discours ornithologique tient, selon Buffon, autant à l'objet dont on traite qu'à la forme qu'on entend donner à la description. Le grand nombre des variétés, les différences externes entre les âges et les sexes qui sont autant d'obstacles à la détermination des espèces, ne sont rien si on les compare à la difficulté de «donner, par le discours, une idée des couleurs»:

car malheureusement, les différences les plus apparentes entre les oiseaux, portent sur les couleurs encore plus que sur les formes; dans les animaux quadrupèdes, un bon dessin rendu par une gravure noire, suffit pour la connaissance distincte de chacun, parce que les couleurs des quadrupèdes n'étant qu'en petit nombre et assez uniformes, on peut aisément

3 L'étude des variations de ces critères a été menée notamment dans Kremer 2011; Weber 2012; Weber 2015.

les dénommer et les indiquer par le discours; mais cela serait impossible, ou du moins supposerait une immensité de paroles, et de paroles très ennuyeuses pour la diversité des couleurs des oiseaux; il n'y a pas même de termes en aucune langue pour en exprimer les nuances, les teintes, les reflets et les mélanges; et néanmoins les couleurs, sont ici des caractères essentiels, et souvent les seuls par lesquels on puisse reconnaître un oiseau et le distinguer de tous les autres.⁴

Le défi lancé aux savants par le plumage de certains oiseaux rend ténue la limite entre l'effort déployé pour faire voir exactement et la volonté de rendre plus beau encore qu'il ne l'est l'objet décrit.

Si bien que beauté et vérité se confondent parfois et l'un et l'autre critères surgissent de manière récurrente sous la plume de ceux qui, pour fonder en droit leur science, commentent les ouvrages de leurs prédécesseurs. En 1760, Brisson souligne les lacunes des travaux de ses prédécesseurs pour mieux justifier l'utilité de l'*Ornithologia*: l'ouvrage de Belon, «excellent pour le temps auquel il a été publié»,⁵ pêche par son manque de descriptions et les figures en sont mauvaises. Celles dont usait Gesner sont non seulement imparfaites mais aussi, le plus souvent, empruntées à d'autres. Aldrovande a certes donné des descriptions «assez exactes» mais a cru bon d'ajouter pour chaque espèce «tout ce qu'il a entendu dire, qui avait quelque rapport à son objet, sans s'embarrasser si la chose était avérée ou non».⁶ Les modernes n'ont pas fait mieux, de Jonston dont les figures sont «méconnaissables»,⁷ jusqu'à George Edwards qui a donné de belles figures, dont les couleurs cependant «sont trop vives & plus belles que le naturel».⁸

En 1827 encore, la définition que donne l'article «Ornithologie» du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle* s'informe en un long commentaire historique des œuvres et des discours relevant de cette branche de l'histoire naturelle. Après avoir déploré que les Anciens ne se soient préoccupés des oiseaux que pour orner leurs banquets et admis que quelques ouvrages (dont celui d'Edwards⁹) valent encore par la «vérité de leur figure»,¹⁰ Pierre-Auguste-Joseph Drapiez réserve la part belle à l'*Ornithologie* de Mathurin-Jacques Brisson, «ouvrage en six volumes, beaucoup plus recherché pour l'exactitude des descriptions, souvent trop minutieuses, que pour celle des

4 Georges-Louis Leclerc comte de Buffon, *Histoire naturelle des oiseaux, nouvelle édition accompagnée de notes*, Paris, Aux Deux Ponts, Sanson et Cie, 1785, t. I, p. vij.

5 Mathurin-Jacques Brisson, *Ornithologia sive synopsis methodica*, Paris, Bauche, 1760, p. viij.

6 Ibid., p. ix.

7 Ibid., p. x.

8 Ibid., p. xiv.

9 George Edwards (1694–1773) est un ornithologue anglais, auteur notamment de *A Natural History of Uncommon Birds* en 1743.

10 Pierre-Auguste-Joseph Drapiez, «Ornithologie», *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, Paris, Déterville, 1827, t. XII, p. 369.

figures».¹¹ Puis les ouvrages savants sont jugés à l'aune de deux critères: la pertinence des caractéristiques retenues pour distinguer les espèces et l'exactitude et la beauté soit des figures, soit des descriptions. De l'histoire naturelle des oiseaux de Buffon, le lecteur retiendra que la «première partie de cette Histoire des Oiseaux» a valu à son auteur «le surnom de Pline moderne»: «Buffon essaya d'y peindre, avec les couleurs les plus vraies et les plus agréables, les mœurs et les habitudes des nombreuses tribus habitantes de l'air.»¹² Si le maître français, sous la plume de l'auteur de l'article, parvient encore à concilier le plaire et l'instruire, d'autres, moins heureux, voient leurs ouvrages cantonnés dans le domaine des «beaux livres» qui ne font guère avancer la science. Ainsi Levaillant a publié «de grands ouvrages, qui, par le luxe typographique de leur exécution, semblent réservés pour orner les bibliothèques de parade».¹³ Le discours ornithologique savant a, dans la première moitié du XIX^e siècle, à se définir contre les «beaux livres» et les «beaux discours» et par rapport à eux.

Peu à peu donc, de 1760 à 1820, beauté et vérité se séparent, en même temps que s'écroule le système des belles-lettres qui unissait les discours littéraires et savants.¹⁴ On pourrait alors être tenté de voir s'ébaucher là une ligne de partage entre ceux qui prétendent à la beauté et ceux qui revendiquent l'exactitude et la vérité, entre «amateurs» et «savants». Mais cette dichotomie s'effondre lorsqu'un ornithologue revendique l'exactitude des descriptions tout en suggérant qu'un texte littéraire, ne prétendant qu'à la beauté, peut être parfois plus vrai qu'un texte savant. René-Primevère Lesson illustre assez bien, par ses écrits, ce renversement de l'opposition entre le vrai et le beau.

Son statut est à la fois celui d'un amateur et celui d'un savant, selon ce qu'on entend par l'un et l'autre terme. Pharmacien de marine de formation, il a en effet travaillé bénévolement au Jardin botanique de Rochefort avant de se voir confier la charge du Muséum de la même ville en 1820. En 1833, il est élu à l'Académie de Rochefort et devient correspondant de l'Académie des sciences. Si l'on entend donc par «savant» le fait d'appartenir à des institutions savantes, y compris de Province, Lesson est un savant dont la formation est celle d'un amateur. Il a de plus composé aussi bien de magnifiques monographies des oiseaux-mouches, ornées de planches remarquables qu'un manuel d'ornithologie en deux tomes, en 1828: sa production scientifique relève autant des objets de luxe que de la vulgarisation scientifique. Lesson est cependant connu

11 Ibid.

12 Ibid., p. 371.

13 Ibid., p. 374.

14 Rancière 1998.

pour avoir identifié et nommé le plus grand nombre d'espèces d'oiseaux-mouches. Certes, aux yeux des savants, la découverte de certaines espèces ne vaut pas, pour revendiquer le titre d'ornithologue, la création d'un nouveau système de classification. Mais Lesson, précisément, tente aussi en complétant l'œuvre de Buffon, d'inventer un nouveau système de dénomination des oiseaux, après avoir fait le tour des descriptions qui existent.

Lorsqu'il traite des oiseaux de paradis, René-Primevère Lesson s'exclame, de manière quasi clichéique, dans son *Manuel d'ornithologie ou description des genres et des principales espèces d'oiseaux*, en 1828, qu'il est «impossible, par une description écrite ou par la peinture, d'avoir une idée exacte de la richesse et de la variété des teintes de ce superbe oiseau».¹⁵ Mais la description qu'il donne de l'épimaque, dans le même texte, révèle, par la surabondance des comparaisons et des métaphores, par la longueur des phrases traduisant les nuances du plumage, la volonté de faire du texte descriptif l'équivalent de la peinture et même de l'oiseau:

les plumes qui revêtent le corps de l'oiseau sur le dos, les ailes, ont la douceur du velours noir dont elles affectent la couleur et l'aspect, mais exposées diversement au jour, elles prennent la teinte la plus riche d'un velours noir-ponceau; le ventre est également recouvert de plumes écailleuses, à teinte de cuivre de rosette, mais plus fermes que celles du cou et de l'occiput; la queue est courte, carrée, à plumes vertes dorées; les pieds sont noirs et munis d'ongles crochus.¹⁶

Il faut la douceur et le grain des tissus les plus riches, l'éclat de l'or et du cuivre, pour rendre la richesse du plumage de l'oiseau: cette richesse des comparaisons ne peut manquer de séduire une lectrice autant qu'un lecteur, en transformant le naturel en artificiel. Le savant sacrifie à l'esthétique et à la poétique pittoresques en vogue dès les années 1780.

Lesson n'ignore pourtant pas les dangers du «style» et de ses figures; ses *Compléments de Buffon*, en 1838, sont l'occasion aussi de commenter des descriptions savantes anciennes autant que des descriptions littéraires des oiseaux abordés. Au cœur de la description des paradisiers surgissent ainsi deux textes singuliers: le premier est un emprunt à la *Vigie de Koatven* (1833) d'Eugène Sue qui illustre la manière dont les dépouilles des paradisiers servaient de parure: «Au-dessus du trône d'Hyder-Ali, un *humai* (oiseau de paradis) de grandeur colossale et d'or massif, étendait ses ailes; mais ces ailes, couvertes d'opales, de rubis et d'émeraudes, étaient si admirablement travaillées, qu'on retrouvait dans cette imitation jusqu'aux nuances les plus délicates de ce plumage éblouissant.»¹⁷ Le texte romanesque résulte d'un

15 René-Primevère Lesson, *Manuel d'ornithologie ou description des genres et des principales espèces d'oiseaux*, Paris, Roret, 1828, t. II, p. 8.

16 Ibid., p. 7.

17 René-Primevère Lesson, *Compléments de Buffon*, Paris, P. Pourrat Frères, 1838, p. 455.

étrange renversement: l'oiseau décrit est un oiseau artificiel, composé de métaux et de gemmes précieux. Mais sa description, dans un récit qui ne prétend nullement faire voir un spécimen «naturel», devient plus exacte que celle d'un manuel ornithologique. La comparaison du plumage de l'oiseau aux pierres précieuses est inversée: le comparant devient le comparé et la description, doublement fictionnelle (d'un roman traitant d'un oiseau fabriqué par l'imagination de l'homme), y gagne une exactitude supérieure à celle d'un traité savant.

Le second texte est un extrait de l'histoire naturelle de Pline, consacré au phénix: «Les oiseaux d'Ethiopie et de l'Inde sont remarquables par l'éclat et la variété de leurs couleurs. Mais le phénix d'Arabie est le plus admirable d'entre eux; il a la taille d'un aigle, le cou de couleur d'or, le plumage pourpre.» Et cela vaut à Pline le commentaire suivant: «Or, qui ne voit dans cette description, aussi exacte que l'on pouvait la faire alors, que le style descriptif en histoire naturelle n'existait pas, qu'il s'agit du faisan doré encore très rare, mais transporté des régions montueuses du Caucase et de l'Indochine, et dont l'éclatant plumage, en séduisant les yeux, consacra la tradition d'un oiseau beau entre les plus beaux, nommé le phénix.»¹⁸ A trop vouloir rendre admirable la description d'oiseaux admirables, on risque de faire exister des légendes, de les rendre vraies. Mais le «vrai» naturaliste, en 1838, sait conjuguer le «style descriptif» et l'exigence de vérité tout en usant des mêmes métaphores que celui qu'il critique.

Le paradoxe ne s'explique que si l'on admet que l'usage du style et de ses figures, au sens littéraire du terme (au sens d'une ornementation) est autant une nécessité savante qu'un risque et que les ornithologues du XVIII^e et du XIX^e siècles n'ont pu définitivement résoudre le dilemme entre la nécessité de faire voir des espèces admirables et la volonté de s'en tenir à une stricte «nomenclature». L'idée d'un style descriptif proprement scientifique pourrait bien n'être qu'une déclaration de principe qui ne permettrait pas de distinguer la science de la littérature ou le savant de l'amateur.

De fait, les termes de «littérature» ou de «littéraire», sous la plume des ornithologues, n'aident pas toujours non plus à distinguer les ouvrages systématiques relevant de l'ornithologie et composés par des savants en cabinet, des ouvrages de vulgarisation ou des manuels souvent composés par des amateurs. L'argument du littéraire surgit en effet de manière quasi systématique sous la plume de ceux qui défendent leur statut de savants et qui sont cependant considérés généralement comme des amateurs.

18 Ibid.

L'aventurier François Levaillant revendique ainsi dès l'orée de la relation de son voyage dans l'intérieur de l'Afrique, en 1790 le statut d'ornithologue tout en distinguant sa pratique de celle des savants en cabinet auxquels il reproche de ne pas l'avoir accepté parmi eux. Se livrant en guise de préface à une longue autobiographie, Levaillant décrit sa formation «savante»:

je connaissais, il est vrai, divers ouvrages d'Histoire Naturelle, mais remplis de contradictions si rebutantes que le goût qui n'est pas encore formé ne peut que beaucoup perdre à les lire. J'avais surtout dévoré les chefs d'œuvre immortels consacrés à la postérité par un des plus grands génies; je brûlais tous les jours un nouvel encens aux pieds de sa statue, mais son éloquence magique ne m'avait pas séduit au point d'admirer jusqu'aux écarts de son imagination et je ne pouvais pardonner au Philosophe les exagérations du Poète.¹⁹

La critique est récurrente dans l'*Histoire des perroquets*, en 1801, où Levaillant, posant définitivement en savant ornithologue, confère à son propre ouvrage le statut de texte savant en rejetant ceux de Buffon du côté de l'éloquence ou de la littérature: la description des mœurs des perruches à tête bleue se conclut en ces termes:

Les scènes touchantes qu'on vient de lire eussent sans doute beaucoup gagné à être décrites par une plume éloquente. Un Buffon, un Lacépède, y auraient répandu tout le charme qu'on trouve dans leurs célèbres ouvrages; mais j'espère que le lecteur, sentant qu'on n'apprend point l'art de polir ses écrits en courant les montagnes, les vallées et les bois, pardonnera à mon style en faveur de mon zèle et de mon exactitude.²⁰

Levaillant use parfois du qualificatif de «littéraire» pour discréditer aussi bien les faiseurs de nomenclature que les tenants de l'anatomie comparée; tout se passe comme s'il s'agissait de lutter *a priori* contre les critères de scientificité élaborés au cœur des institutions savantes, de défendre l'idée que la «science» est du côté des hommes de terrain, de ceux que ces savants de cabinet, justement, qualifient d'amateurs. Le progrès de l'ornithologie est, selon lui, lié au développement d'ouvrages particuliers (limités à une région ou à une espèce) et à la description des caractères extérieurs:

Le naturaliste qui veut embrasser à la fois toutes les parties du vaste règne organique, et donner une histoire de toutes ses productions, ne peut, quelque zèle qu'il y apporte, entrer dans tous les détails nécessaires à la connaissance des animaux dont il traite. Il ne peut qu'en parler d'une manière superficielle, et quelquefois d'après les récits les plus disparates.²¹

Le *second Voyage* dit le rejet de l'anatomie comparée:

qu'on ne s'attende pas, comme je l'ai dit, à des démonstrations géométrico-microscopiques. Je m'étendrai avec plaisir sur les mœurs et les habitudes des animaux avec qui j'ai vécu; la plus simple observation de cette nature nous donnera des résultats toujours plus heureux et bien plus certains, que l'exploration de leurs entrailles fumantes et muettes: vraie char-

19 François Levaillant, *Voyage de M. Le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique*, Paris, Leroy, 1790, t. I, p. 84.

20 François Levaillant, *Histoire naturelle des perroquets*, Paris, Levrault, an IX (1801), t. I, p. 81.

21 François Levaillant, *Voyage de M. Le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique*, op.cit., p. viij.

latanerie, faite pour tromper d'ignorants admirateurs, et, qui pis est, bien souvent des savants même.²²

Ni taxinomiste, ni systématique, ni anatomiste, l'auteur revendique pourtant le statut savant de son ouvrage et refuse d'être jeté sur les «tréteaux littéraires», entendus ici au sens très large des «Belles lettres» et synonymes quasiment de «discours rhétoriques».²³

Le même argument du mépris pour ceux qui haussent leurs traités d'ornithologie sur les «tréteaux de la littérature» pour leur conférer une postérité que la qualité scientifique ne garantirait pas, surgit sous la plume de Coenrad-Jacob Temminck lorsqu'il se défend dans l'introduction au *Manuel d'ornithologie ou tableau systématique des oiseaux qui se trouvent en Europe* contre les accusations lancées à son encontre par Louis-Jean-Pierre Vieillot en 1816 dans son *Analyse d'une nouvelle ornithologie élémentaire*.

Ce dernier avait reproché à Temminck d'avoir usé sans le dire de travaux ornithologiques antérieurs et déploré la complexité de dénominations qui empêchaient, écrivait-il, qu'un amateur puisse s'adonner grâce à elles à l'étude des oiseaux. Temminck réplique alors:

Sans doute déjà quelques-uns de mes lecteurs ont rendu justice à la conduite de M. Vieillot, et peut-être on me blâmera de répondre à des puérilités; mais attaqué comme je le suis, par un censeur qui vise à la célébrité, non moins par les prétentions littéraires que par les travaux scientifiques, je montrerai à mon tour de la suffisance en empruntant d'autres armes que les siennes.²⁴

L'argument se poursuit par la revendication, par l'auteur, de ce qui distingue son texte de ceux des «amateurs» écrivant pour des amateurs:

La ferme résolution que j'ai prise de n'introduire dans l'index que des oiseaux vus et bien examinés, sans emprunter aucune description à d'autres ouvrages, quand même elle serait accompagnée d'une figure, donne les plus sûres garanties que les bases de mon plan sont bien différentes de celles des autres ouvrages de ce genre. Des espèces décrites ou figurées dans les ouvrages d'ornithologie, mais dont on n'aura pu retrouver les individus dans les collections, seront toujours indiquées séparément, comme suite et appendix de chaque genre, dont ils *paraissent* faire partie. Plusieurs de ces espèces nominales qu'il est impossible de retrouver parmi les sujets déposés dans les cabinets d'Europe, ne doivent probablement l'existence qu'à la manie des compilations [...].²⁵

La ligne de démarcation entre les critères de scientificité et de littérarité se déplace: Temminck, prétendant exclure la glose de son traité, entend ne décrire que ce qu'il a observé et éviter, autant que possible, de recenser les «espèces nominales» qui n'existent que d'être nommées. Réserver dans un

22 François Levaillant, *Second Voyage de M. Le Vaillant à l'intérieur de l'Afrique*, 1803, t. II, p. 1–2.

23 François Levaillant, *Voyage de M. Le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique*, *op.cit.*, p. 84.

24 Coenraad-Jacob Temminck, *Manuel d'ornithologie ou tableau systématique des oiseaux qui se trouvent en Europe*, Paris, Gabriel Dufour, 1820, p. xi-xij.

25 Ibid., p. ix.

manuel d'ornithologie une place à la glose et aux espèces créées de toutes pièces par le discours est le fait des gens peu «versés» dans l'étude de la nature, des «amateurs».

Nommer ou inventer: fictions ornithologiques

Le danger de réduire l'ornithologie à un art de l'imagination guette aussi les tenants des taxinomies. La solution adoptée par les auteurs de manuels d'ornithologie pour défendre la nécessité d'inventer des noms d'oiseaux, tout au long du XIX^e siècle, peut être savante autant que littéraire. Certains proposent l'adoption d'une nomenclature particulière en plaidant pour l'efficacité des critères retenus par eux pour bâtir cette classification; d'autres cherchent dans les noms eux-mêmes et dans leur étymologie la justification de leur nomenclature; d'autres enfin font profession de ne pas adopter les nomenclatures savantes afin de mieux permettre aux lecteurs et amateurs d'identifier les oiseaux. Dans certains cas, le nom est justifié par l'observation ou l'expérimentation, mais il peut également être justifié soit par son rapport «naturel» aux objets qu'il désigne, soit par l'histoire et l'étymologie. Dans tous les cas, l'ornithologie s'intéresse aux processus de dénomination, au rapport du langage à son référent, jouant le débat entre cratylisme et nominalisme.

En 1838, dans les *Compléments à l'Histoire naturelle* de Buffon, Lesson passe en revue, pour chaque espèce, les dénominations littéraires et poétiques, autant que vulgaires, pour justifier le nom savant adopté. Le nom d'usage des «oiseaux-mouches» est illustré par un «morceau littéraire»²⁶ choisi et cité par le savant pour montrer le présupposé métaphorique du nom; il est ensuite comparé à une multitude de noms vulgaires donnés par les Indiens et les Européens. Les premiers, «hommes livrés toute leur vie aux observations instinctives, dont les idées de poésie sont les images des objets qui frappent leur yeux» usent de «noms qui signifient le plus souvent et par métaphores»: «rayons du soleil, cheveux de l'astre du jour, oiseaux-murmures». Les Espagnols et les Français préfèrent les analogies: leurs dénominations sont liées à la petitesse de la taille de l'oiseau. Mais les observations récentes (de Lesson lui-même) ont abouti à la découverte de grands oiseaux-mouches et rendent donc cette dénomination absurde. La solution consiste à chercher dans les racines grecques un nom nouveau: «Ce sont ces motifs qui nous ont porté à le travestir en *ornismye*, mot tiré

26 René-Primevère Lesson, *Compléments de Buffon*, Paris, P. Pourrat Frères, 1838, p. 546.

du grec, et signifiant également oiseau-mouche, mais sans valeur comparative dans l'usage, et par suite préférable.»²⁷ Le savant se doit d'éviter les noms poétiques (métaphoriques et comparatifs) pour inventer de nouveaux noms, aux racines «savantes» qu'on puisse dégager des noms d'usage et du vocabulaire commun.

D'autres, au contraire, tentent de réconcilier noms poétiques et noms d'usage en inventant, s'il le faut, des étymologies fallacieuses aux noms d'usage afin de montrer qu'ils reflètent «naturellement» les caractéristiques de l'oiseau. C'est ainsi qu'en 1857, l'abbé Michel-Honoré Vincelot, dont *Les Noms d'oiseaux expliqués par leurs mœurs ou essais étymologiques sur l'ornithologie* connaîtront plusieurs rééditions, fait de l'observation ornithologique le moyen de prouver le caractère «naturel» des noms savants et vulgaires des oiseaux en recréant, grâce aux mœurs des volatiles, la racine de leurs noms et en montrant alors comment les noms vulgaires ou savants ont pu dériver de lectures possibles de ces racines. Dès l'orée de son ouvrage, il s'adresse aux membres de la Société linnéenne de Maine-et-Loire pour en justifier la visée scientifique:

Dans mes études sur l'ornithologie, j'ai été souvent arrêté par certaines dénominations données aux oiseaux, dénominations qui me paraissaient plus ou moins obscures; aussi ai-je pensé qu'un travail dont le but tendrait à démontrer que ces mots, vulgaires ou savants, sont fondés sur quelques particularités des mœurs ou du plumage des oiseaux, ne serait dénué ni d'intérêt, ni d'utilité.²⁸

Il s'agit d'en finir avec la variété des dénominations en montrant que des noms, qu'ils soient savants ou vulgaires, peuvent être «naturels» et, en tant que tels, demeurer comme les seuls admissibles. L'abbé Vincelot sait d'ailleurs qu'on peut aisément contester les présupposés de son travail. Mais il balaie la critique d'un revers de la main en s'étonnant avec une certaine mauvaise foi qu'on puisse supposer que des savants aient inventé des noms «sans signification»²⁹ et que surtout ces noms soient ensuite admis par des éminents ornithologues: si ces noms sont sans «signification», c'est donc qu'ils ont été «dénaturés» et qu'il faut en retrouver la forme primitive, nécessairement signifiante; l'idée de transformation s'applique ici non plus aux oiseaux mais à leurs noms qu'il s'agit de remotiver en dessinant des étymologies parfois fallacieuses.

De sa méthode, Vincelot donne ensuite un exemple en préface en s'intéressant au bruant et à son nom savant de «cirlus». Non seulement il justifie

27 Ibid., p. 547.

28 Michel-Honoré Vincelot, *Les Noms d'oiseaux expliqués par leurs mœurs ou essais étymologiques sur l'ornithologie*, Angers, Lachèse, Belluvre et Dolbeau, 1857, p. 8.

29 Ibid., p. 4.

le nom savant par l'étymologie, mais il montre comment les caractéristiques indiquées par sa source étymologique expliquent les noms populaires:

Dans le procès qu'on m'intente, je pourrais invoquer comme témoin à décharge le mot *cirlus*, employé pour désigner le bruant. Cette dénomination, que l'on soutenait être vide de sens, ne se trouve dans aucun dictionnaire, et cependant elle représente une idée juste et détermine, d'une manière précise, l'oiseau dont il s'agit [...].

Cirlus me semble venir naturellement de *killouros*, *cilhtrus*, d'où, par transposition historique, on obtient *cirrulus*, et par abréviation *cirlus*. Or *killouros* a pour racine *kellô*, «se mouvoir», et *aura*, «queue», expressions qui représentent exactement l'une des habitudes du bruant. Cet oiseau se tient très souvent à l'extrémité des branches des haies ou des arbres, sur le bord des routes, et il doit à cette position un mouvement presque continu qui le fait ressembler au hoche-queue.³⁰

Vincelot n'est pas le seul à justifier le nom d'usage par les caractéristiques extérieures; il arrive aussi que les ornithologues se livrent à des opérations de dénominations et en profitent pour justifier, par les descriptions externes des volatiles, les comparaisons populaires des espèces et de l'homme. Dans son manuel d'ornithologie en 1828, Lesson, s'inspirant le plus souvent de Levaillant, montre comment les noms d'oiseaux peuvent refléter des analogies entre les espèces ou expliquer les circonstances de la découverte en prenant la forme du nom du naturaliste (il a lui-même baptisé une colombe du nom de son épouse) et justifie au passage l'usage populaire des «noms d'oiseaux». Traitant de la «bécasse», Lesson précise que selon M. Cuvier (*Règne animal*, T. I, p. 486): «un caractère particulier à ces oiseaux est d'avoir la tête comprimée et de gros yeux placés fort en arrière, ce qui leur donne un air singulièrement stupide et qu'ils ne démentent point par leurs mœurs»³¹: l'ouvrage fait ainsi place au vocabulaire commun et au bon sens populaire en en justifiant la pertinence savante.

Les ornithologies locales et manuels d'ornithologie, tout au long du XIX^e siècle, diffusent et promulguent l'idée que la taxinomie savante des oiseaux n'est pas figée et se saisissent de ce constat pour devenir de formidables laboratoires d'invention de noms qui ne coïncident pas toujours avec des espèces, voire de réflexions linguistiques sur le rapport entre signifié et signifiant. Lorsque le caractère «naturel» est justifié par l'étymologie, l'ornithologie s'informe en une science des mots qui ne renvoie qu'à eux, la définition même de la fiction, et qui, cependant désigne la nature: tout se passe comme si la fiction, sans plus de référent réel, faisait exister le monde en permettant au moins de l'ordonner.

30 Ibid., p. 8.

31 René-Primevère Lesson, *Manuel d'ornithologie ou description des genres et des principales espèces d'oiseaux*, Paris, Roret, 1828, t. II, p. 268–269.

Poètes-ornithologues

Les oiseaux étaient sans doute prédestinés, par nature, à devenir les prétextes à la recherche d'un langage originel et naturel, d'une langue qui reflétait directement les objets qu'elle désigne et qui lui ressemble, comme celle du poète. Au sein de l'ornithologie, la capacité qu'a l'oiseau de chanter fait naître le parallèle entre l'homme et le volatile. Souvent les savants ornithologues, à partir des années 1780, lient intimement le caractère savant de leur ouvrage à la position qu'ils adoptent face à ce parallèle. Dès 1784, dans l'article «Perroquet» rédigé par Mauduyt de la Varenne de l'*Encyclopédie méthodique*, la comparaison est mise au compte de Buffon et désignée comme un *topos*:

les perroquets n'ont donc au-dessus des autres animaux que de jouir d'une organisation plus analogue à la nôtre relativement aux organes de l'ouïe et de la parole [...]. Je ne m'étendrai pas davantage sur ces propositions dont le lecteur trouvera les preuves détaillées dans l'ouvrage de M. le comte de Buffon, à la tête de l'histoire des perroquets, *édit. In-12, tom. XI, pag. 90 et suiv.* Morceau plein de savoir et de philosophie, dans lequel l'auteur en faisant l'histoire du perroquet, en rappelant celle du singe, éclaire l'homme sur ses propres prérogatives et lui découvre l'espace qui est resté vide entre lui et les animaux.³²

La présence systématique d'analogies entre les mœurs des hommes et ceux des oiseaux semble la marque de la trop grande littérarité d'un ouvrage dont on loue les qualités poétiques pour mieux l'exclure du domaine de la science. S'ébauche là, à l'orée du XIX^e siècle, une séparation possible entre une ornithologie littéraire (destinée à charmer par le style et ne répugnant guère à tendre un miroir à son lecteur) et une ornithologie savante renonçant aux comparaisons, traitant de l'oiseau pour l'oiseau. Mais cette démarcation s'avère, dans les faits, assez floue.

La préférence accordée aux mœurs et aux habitudes des oiseaux plutôt qu'à la classification et à la taxinomie est souvent l'une des revendications inaugurales des ouvrages des «faunistes» locaux. Elle apparaît également dans la prose de John James Audubon, d'Alexander Wilson et de Charles Lucian Bonaparte qui continue en 1831 l'œuvre de Wilson.³³

Si on ajoute à ces noms ceux de François Levaillant et d'Alphonse Toussenel, une nouvelle manière de faire la science des oiseaux se constitue qui, tout en instituant un *corpus* d'œuvres savantes fondatrices de l'ornitho-

32 Pierre-Jean-Claude Mauduyt de la Varenne, «Perroquet», *Histoire naturelle, in Encyclopédie méthodique ou par ordre de matières, par une société de gens de lettres, de savans et d'artistes*, Paris, Panckoucke, 1784, t. II, p. 324 t. II, p. 324.

33 Alexander Wilson, *American Ornithology*, Philadelphia, Bradford and Inskeep, 1808–1814 et Charles Lucian Bonaparte, *American Ornithology*, Philadelphia, Samuel Augustus Mitchel, 1825.

logie américaine, préside à une justification savante de la comparaison de l'oiseau et de l'homme. Le parallèle non seulement structure la forme des ouvrages mais entraîne aussi, au sein de ces textes, de nouvelles articulations possibles entre discours savants et genres littéraires. De l'idée selon laquelle présenter les mœurs et les habitudes des oiseaux revient à les présenter à travers une grille de lecture humaine, on dérive vers celle que l'oiseau est un homme ou un poète et que l'ornithologue-poète, devenu un objet d'observation au même titre que les oiseaux, doit parler leur langue. Ce n'est qu'à cette condition, qu'il peut prétendre à une connaissance savante des oiseaux.

En 1831, John James Audubon entreprend la publication en volumes de *Ornithological Biography, or An Account of the habits of the birds of the United States of America: accompanied by descriptions of the objects represented in the work entitled The birds of America, and interspersed with delineations of American scenery and manners*. Dès la préface, l'auteur distingue son étude de celles des tenants de la classification: «I do not present to you the objects of which my work consists, in the order adopted by the systematic writers. Indeed, I scarcely believe that yourself, reader could wish that.»³⁴ S'affirme d'emblée une rupture avec certains ouvrages savants, au nom de l'horizon d'attente du lecteur. Elle s'accompagne, dès le titre du livre, d'une véritable révolution formelle (par rapport au modèle français «importé» aux Etats-Unis). L'ouvrage relève en effet autant de l'autobiographie, de l'étude de mœurs et du genre littéraire de la nouvelle que du synopsis ornithologique.

Les chapitres ornithologiques sont interrompus par des digressions étonnantes consacrées parfois à des plantes, parfois à des félins, parfois à une région, parfois encore à des villes ou à des personnages particuliers. Deux de ces «écarts» valent mises en abyme: l'un s'intitule «The Original Painter» et l'autre «The Eccentric Naturalist»: ces deux portraits, mi-réels, mi-imaginaires, sont deux morceaux de bravoure qui encadrent la description d'espèces ornithologiques. Le peintre est un chasseur et un artiste spécialisé dans la représentation des oiseaux qui considère que le savoir des savants est insignifiant. Le naturaliste («M. de T.»), digne caricature des savants en cabinets, confond ce qui est inconnu avec ce qui ne l'est pas, n'aime guère parcourir les terrains difficiles à la recherche des espèces rares et devient le héros d'une histoire franchement comique. Dans les deux cas, l'ornithologue

³⁴ John James Audubon, *Ornithological Biography, or An Account of the habits of the birds of the United States of America: accompanied by descriptions of the objects represented in the work entitled The birds of America, and interspersed with delineations of American scenery and manners*, Edinburgh, Charles and Adam Black, 1831, p. xix.

met en scène une certaine pratique de l'ornithologie et se désigne lui-même comme un objet d'observation, au même titre que les oiseaux.³⁵

Dans *L'Oiseau*, en 1856, Michelet s'inscrit dans la lignée de Levaillant et de Toussenel³⁶ et des ornithologues américains dont il semble retenir la nécessité de proposer, pour traiter de l'oiseau de manière savante, une forme poétique originale engageant des rapports très particuliers non seulement entre le savant et l'oiseau mais aussi entre la science et la littérature. Le nom de l'ornithologue américain Wilson survient au moment d'évoquer l'oiseau comme modèle politique; Michelet traite alors des «héronnières de Wilson»³⁷ et les commente en disant sa méfiance vis-à-vis des classifications:

Dieu ne s'informe pas, je pense, de nos classifications; il crée tel être, s'inquiète peu des lignes imaginaires dont nous isolons les espèces. De même, Wilson ne connaît pas d'oiseaux en général, mais tel individu, de tel âge, de telle plume, dans telles circonstances [...]. J'ai connu un pivert [...]. Quand il s'exprime ainsi, vous pouvez vous fier à lui; c'est qu'il a été avec eux en relation suivie, dans une sorte d'amitié et d'intimité de famille. [...] Il est bien entendu facile de deviner que quand cet homme-oiseau revint parmi les hommes, il ne trouva personne pour l'entendre.³⁸

Michelet, qui explique à l'orée de son livre avoir abandonné l'Histoire pour la Nature, défend l'idée de la nécessité de se faire oiseau pour parler des oiseaux. L'analogie est prise au sens littéral. En témoigne, dès la préface, la métaphore de l'incubation qui désigne le livre comme un œuf.³⁹ Et comme l'oiseau est poète, l'auteur qui se veut oiseau doit se faire poète pour parler le même langage que lui.

Cette comparaison du chant de l'oiseau avec l'écriture entraîne une double caractéristique formelle: l'ouvrage de Michelet abonde en extraits de poèmes qui viennent souvent conclure les chapitres. Mais la poésie n'a pas fonction de seule clausule formelle: elle apparaît comme la meilleure transcription possible du chant des volatiles. Evoquant, dans le premier chapitre, l'indignation de Toussenel, «qu'aucun poète n'ait chanté le rouge-gorge» et, indiquant que «l'oiseau même est son poète», l'historien propose une transcription en vers de ce chant, confiée à une femme: «Je suis le compagnon/Du pauvre

35 Cf. resp., John James Audubon, *Ornithological Biography, or An Account of the habits of the birds of the United States of America: accompanied by descriptions of the objects represented in the work entitled The birds of America, and interspersed with delineations of American scenery and manners*, op. cit., 1831, p. 410 et p. 455. Ajoutons qu'il est fort probable aussi que le portrait du naturaliste soit un portrait à clef.

36 Alphonse Toussenel, *L'Esprit des bêtes. Le monde des oiseaux, ornithologie passionnelle*, Paris, Librairie phalanstérienne, 1853–1855.

37 Jules Michelet, *L'Oiseau*, Paris, Hachette, 1856, p. 72.

38 Ibid.

39 Ibid.

bûcheron/Je le suis en automne,/Au vent des premiers froids,/Et c'est moi qui lui donne/Le dernier chant des bois.»⁴⁰

Pour traiter du chanteur et du poète sublime qu'est le «Rossignol», Michelet raconte une anecdote selon laquelle il aurait observé un pauvre rossignol dans un marché aux oiseaux, dont il a immédiatement compris le chant qu'il transcrit aussitôt: «Son cœur chantait le chant muet que j'entendais parfaitement. *Lascia che io pianga/La libertà ...*».⁴¹ Les paroles de l'aria de *Rinaldo* de Haendel sont donc l'équivalent poétique et musical du chant de l'oiseau.

L'oiseau est l'artiste, comme le savant lui-même et Michelet entreprend même une classification des oiseaux par genre poétique: «L'alouette a le génie lyrique, le rossignol a l'épopée, le drame, le combat intérieur: de là une lueur à part.»⁴² Celui qui traite des oiseaux se doit d'inventer un livre qui marie les différents modes, comme son objet lui-même. Cette invention formelle garantit l'absolue coïncidence de la forme et de l'objet, qui est selon Michelet la marque de l'exactitude savante. Deux ans plus tard, dans *L'Insecte*, Michelet déplore en effet de n'avoir pu établir aucune connivence avec son objet d'étude et d'en avoir transformé l'image:

Ce qui pourtant me fait regretter le petit monde de l'oiseau, de ce charmant compagnon qui me porta sur ses ailes, ce ne sont pas ses concerts, ce n'est même pas le spectacle de sa vie légère et sublime. Mais c'est qu'il m'avait compris!

Nous nous entendions, nous aimions, et nous échangeons nos langages. Je parlais pour lui, il chantait pour moi.

Tombé du ciel à l'entrée du sombre royaume, en présence du mystérieux et muet fils de la nuit, quel langage vais-je inventer, quels signes d'intelligence, et comment m'ingénier pour trouver moyen d'arriver à lui? Ma voix, mes gestes, n'agissent sur lui qu'en le faisant fuir.⁴³

Le domaine de l'ornithologie est sans aucun doute exemplaire de la manière dont un discours savant a pu tenter de s'arracher à la «littérature», sans jamais y parvenir pleinement, afin de se constituer en science spécialisée. Il montre à la fois que des polémiques savantes, participant à l'émergence d'une discipline autonome, ont pu trouver des solutions dans des pratiques et des formes littéraires et que les problèmes auxquels se heurtaient les tenants de la science contribuaient à renouveler des problématiques esthétiques et poétiques. Or le moment de l'émergence de la science ornithologique est aussi celui de l'écroulement du système des belles-lettres et de l'avènement de la «littérature» comme discipline et comme pratique. Est souvent citée,

40 Ibid., p. 203.

41 Ibid., p. 248.

42 Ibid., p. 250.

43 Jules Michelet, *L'Insecte*, Paris, Hachette, 1858, p. v-vi.

comme preuve de cette «révolution», la publication en 1800 de *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* de Germaine de Staël; le même auteur a réfléchi, dans *l'Essai sur les fictions* en 1795, au statut de la fiction littéraire et à la possibilité de parvenir, par le biais de l'imagination romanesque, à la vérité. On peut ajouter à ces deux ouvrages signifiants la création, en 1795 également, des écoles normales: là, et pour la première fois dans l'histoire française, la «littérature» figure en tant que telle comme discipline enseignée dans une institution publique et la préséance accordée à la «littérature» passe par l'éviction relative de l'enseignement de la rhétorique.⁴⁴ La notion de style, littéraire ou savant, n'en sort pas indemne.

L'histoire croisée ébauchée ci-dessus est alors peut-être l'histoire d'une «ornithologie littéraire», entendue comme l'histoire de la manière dont le discours savant et le discours littéraire se définissent, tout au long du XIX^e siècle, l'un par rapport à l'autre, entraînant bien souvent au point de leur croisement l'élaboration de nouveaux critères de littérarité et de scientificité. Ces critères varient en fonction des aires géographiques, mais aussi du statut de ceux qui en usent. Aussi l'entrée dans l'histoire des sciences par la question de la littérarité, ou par celle du style, apporte un éclairage intéressant sur les conflits de légitimité, sur les négociations, et sur les démarcations toujours mouvantes qui s'opèrent entre «savants» et «amateurs».

Bibliographie

- Farber, Paul Lawrence, *Discovering Birds. The Emergence of Ornithology as a Scientific Discipline, 1760–1850* (Baltimore, Londres 1997)
- Hordé, Tristan/Claude Désirat «Les écoles normales: une liquidation de la rhétorique? (Littérature et grammaire dans les programmes de l'école normale de l'an III)», *Littérature* 18 (1975) 31–50
- Kremer, Nathalie (éd.), «Le Partage des disciplines», *Fabula-LhT* 8 (2011)
- Levacher, Maëlle, *Buffon et ses lecteurs* (Paris 2011)
- Rancière, Jacques, «Introduction. D'une littérature à l'autre», *La Parole muette. Essai sur les contradictions de la littérature* (Paris 1998)
- Weber, Anne-Gaëlle (éd.), *Panthéons littéraires et savants XIX^e–XX^e siècles* (Arras 2012)
- Weber, Anne-Gaëlle (éd.), *Belles lettres, sciences, littérature* (en ligne 2015)

44 Hordé/Désirat 1975.